

La haine

I La haine, une grande passion

II Une définition de la haine

III La haine: une passion irréductiblement mauvaise?

IV Une passion haineuse, l'antisémitisme

Conclusion. La haine aujourd'hui: une passion sans objet?

Support bibliographique

Freud. Métapsychologie. Pulsions et destin des pulsions.

Aristote. Rhétorique des passions. Chapitre IV.

Homère. L'Iliade. Chapitre XXII.

Descartes. Les passions de l'âme.

Sartre. L'être et le néant. IIIème partie.

Sartre. Réflexions sur la question juive.



Introduction

Pourquoi la haine? Le choix peut étonner, car il semble d'abord qu'il y ait entre philosophie et haine une relation d'exclusion réciproque. Le philosophe s'efforce d'être sans haine.

Prenons le modèle du **dialogue socratique**: recherche honnête et inquiète du vrai entre Socrate et ses interlocuteurs, sous-tendue par une certaine bienveillance intellectuelle, une attitude d'accueil, une certaine forme d'amour ou en tout cas d'amitié. Cependant, nous constatons déjà que le dialogue socratique rencontre ses **limites**. Ainsi certains interlocuteurs de Socrate refusent d'emblée le pacte. C'est la haine d'Anytos dans le *Ménon* ou celle de Calliclès dans le *Gorgias*. C'est aussi la violence de Thrasymaque au Livre I de *La République*, dont l'intervention est comparée à celle d'une bête fauve. Constatons cependant qu'à la fin du Livre I Socrate semble avoir réussi à adoucir Thrasymaque et à l'apprivoiser.

Socrate cependant n'a pas réussi à triompher de la haine de ses concitoyens. Dans son *Apologie* il explique comment une telle haine s'est peu à peu catalysée contre lui. Socrate en voit l'origine dans des **calomnies anciennes** ainsi que dans **l'enquête** qu'il décida de mener à la suite de la parole de l'oracle. Plus tard, quand Socrate refusera de se taxer à une peine d'exil, il s'expliquera comme suit : s'il a suscité de violentes réactions de haine parmi ses concitoyens, comment ne susciterait-il pas les mêmes réactions de la part d'étrangers? **On voit donc comment cette passion résistante peut faire obstacle à la philosophie.**

Pourquoi la haine? Parce qu'il s'agit d'une passion très actuelle. A la différence des années 70 - où on ne parlait que d'amour et de paix: c'était l'époque du «peace and love», tout tournait autour de l'amour et de la libido – la **haine** semble aujourd'hui faire un **grand retour**.

Elle est **omniprésente**: exploitée, donnée en spectacle par les différents médias. Dans le monde du travail, elle est devenue une **stratégie professionnelle**: le **harcèlement moral**. D'autre part, la haine est peut-être **la dernière des passions politiques**, comme le souligne le sociologue Jean Baudrillard «*ce qui resterait d'énergie s'inverserait dans une passion négative, une répulsion. L'identité aujourd'hui se trouve dans le rejet; elle n'a plus guère de socle positif*».

La plupart des grandes idéologies sont des **utopies négatives**, entièrement fondées sur la haine.

La haine est même devenue **le principe d'une nouvelle morale**. Ainsi le philosophe André Glucksmann cherche à fonder la morale sur le principe de la reconnaissance du mal radical, d'une sorte de haine du mal (alors que jusque là toutes les grandes religions et les grandes morales étaient parties du principe du bien). Aujourd'hui, la haine **s'affirme et s'affiche**. «*Je hais, donc je suis*».

Son caractère contagieux en fait le lien social par excellence. La haine se répand comme une traînée de poudre ou un incendie. Ainsi de la formule «j'ai la haine», sorte de slogan ou label des jeunes d'aujourd'hui, particulièrement ceux des banlieues. Ce qu'elle traduit, ce sont des flambées de violence incontrôlables, de brusques accès de rage destructrice et contagieuse: «j'ai la haine», comme «j'ai la grippe», comme un virus qui se répand.

I La haine, une grande passion

La haine est une grande passion, peut-être même la passion par excellence.

Kant la présentera dans son *Anthropologie* comme «*une des passions les plus violentes et qui s'enracine le plus profondément dans l'âme humaine*». Symétrique et contradictoire de cette passion qu'est l'amour et peut-être des deux la plus grande. En tous les cas la plus originaire des deux si l'on suit l'analyse de Freud dans sa *Métapsychologie*: «*la haine, en tant que relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour; elle provient du refus originnaire que le moi narcissique oppose au monde extérieur*».

Selon **la psychanalyse classique**, le **narcissisme primaire** constitue la phase de début du développement du moi. Originellement en effet, au tout début de sa vie psychique, le moi se trouve capable de satisfaire ses pulsions sur lui-même. Le monde extérieur n'est pas encore investi par l'intérêt, il est indifférent. Cependant le moi ne peut s'empêcher de ressentir des excitations venant du dehors. **L'objet du monde extérieur** va d'abord être ressenti comme **source de déplaisir**, comme hostile, ce qui va entraîner une **réaction de rejet**. Objet = extérieur = étranger = haï seraient au départ identiques. Freud voit dans cette lutte du moi contre le monde extérieur pour sa conservation et son affirmation **le prototype de toute véritable relation de haine**.

Si la haine peut être considérée comme la passion par excellence, c'est aussi parce qu'en elle toutes les caractéristiques de la passion se trouvent soulignées et même exacerbées comme pourrait le montrer une phénoménologie de la haine.

Sa **durabilité**, sa **pérennité**. La haine n'est pas un emportement passager. Elle n'est pas spontanée. **C'est une passion longue.**

C'est ce qui amène Kant à distinguer la haine de la colère. Haine et colère ont pour Kant un **point commun**: les causes particulières de ces affects. Qu'est ce qui déclenche notre colère ou notre haine? Des actions d'autrui qui nous nuisent ou qui nous déplaisent. Cependant l'affect de colère s'exprime dans la précipitation. La haine au contraire prend son temps pour s'enraciner profondément.

C'est aussi une passion lente. Il y a une temporalité propre à la haine. Le haineux n'est pas pressé. La haine a une **mémoire**, elle se souvient, la haine est fidèle, plus peut-être que l'amour, qui souvent oublie. Sartre, dans *Réflexions sur la question juive*, écrira que les hommes, quand ils haïssent, «*veulent être massifs et impénétrables, ils ne veulent pas changer*».

C'est pourquoi la haine est une passion profonde, elle est le contraire de la légèreté ou de l'insouciance.

Conséquence: la haine est incurable, elle ne s'éteint pas. Elle perd le sens de la fin, de l'issue. Même la mort de l'objet haï ne suffit pas à l'éteindre. Sartre, dans son analyse magistrale de *L'être et le néant*, le souligne avec force. **Là est selon Sartre le piège de la haine.** Car même si le projet haineux aboutit, il échoue devant ce fait que l'autre ait existé, que des actes et des jugements aient été posés. D'où l'**insatisfaction** du haineux.

Cette ténacité de la haine, qui ne s'éteint pas, contribue selon Plutarque à distinguer la haine de l'envie. Dans la haine comme dans l'envie, il nous arrive de dénigrer systématiquement autrui, de nous réjouir de ses échecs, de nous affliger de ses succès. Cependant Plutarque estime qu'il y a une **différence** dans ce qu'il appelle la **croissance** ou l'**avenir** de ces passions. Dans l'envie, notre comportement hostile dure tant que dure la prospérité de la personne enviée. Mais que la personne enviée tombe dans le malheur et l'infortune et alors cesse l'envie. L'envie s'éteint, puisqu'elle n'a plus de motif. Dans la haine, il en va tout autrement. Les malheurs, les échecs de l'ennemi, même sa mort ne font pas cesser la haine.

Sa **frénésie**. **La durabilité de la haine explique son acharnement**. Jankélévitch qualifie à ce propos la haine de «*passion boulimique*», comme en témoigne le délire infini de l'extermination. La haine «*voudrait pour ses victimes un tourment éternel (...) Rien n'a désarmé les tortionnaires d'Auschwitz, aucune souffrance, aucune misère; rien ne désarme la haine pure*».

L'exclusivisme passionnel. **Comme tout passionné, le haineux entretient toujours un rapport très particulier avec l'objet de sa passion**. Celui-ci suscite une véritable **fascination**. Il occupe toutes les pensées du passionné, excluant tout autre centre d'intérêt. Cet exclusivisme passionnel tourne quelquefois à l'**obsession**. Voyons la propagande nazie: les juifs sont partout. Ils infiltrent sournoisement la société tels des parasites ou des vermines.

II Une définition de la haine

Passion essentielle, la haine demeure cependant mal connue. Elle est l'objet de malentendus, on commet des erreurs à son sujet, on la confond avec ce qu'elle n'est pas: l'envie, la méchanceté, le ressentiment... **La première exigence est alors une exigence de clarification**.

Définir la haine, c'est la définir d'abord comme un affect, un état qualitatif, quelque chose qu'un sujet ressent, éprouve. La haine peut être une **émotion** (on parle à ce propos de bouffées de haine), un **sentiment**, mais elle peut aussi constituer une **passion**.

Classiquement, on distingue **deux formes de haine**: la haine d'**aversion**, d'écartement, de répulsion; l'intention qui la guide, c'est l'évitement, l'éloignement; la haine d'**agression**; l'intention est l'attaque, la destruction. Dans les deux cas cependant il s'agit d'une **intentionnalité négative**. La haine en effet implique toujours, comme l'amour, le rapport entre un sujet et un objet – le verbe haïr suppose toujours un complément nominal, on hait toujours quelqu'un ou quelque chose – elle constitue une **relation de réciprocité**. Comme il y a un **couple amoureux**, il y a un **couple haineux**. Ainsi pour qu'il y ait un persécuteur, il faut un persécuté.

A la différence de l'amour cependant l'objet élu, dans la haine, l'est négativement. L'objet est perçu comme **mauvais, nuisible**. Il représente non pas l'aimable, l'attirant, le séduisant comme dans l'amour, mais le dégoûtant, le répugnant, l'indésirable. Si le choc amoureux aveugle et emporte, le **choc initial** de la haine est toujours une **mauvaise rencontre** qui, loin de brûler et de consumer, glace et fige sur place. En réaction à l'odieux la haine apparaît comme une intention d'hostilité et de malveillance.

C'est pourquoi Aristote se propose de définir la haine comme le **contraire** de l'**amitié**. Etre ami, c'est souhaiter à son ami tous les bienfaits possibles. Haïr, c'est souhaiter pour quelqu'un des maux et des souffrances. Au chapitre II de sa *Rhétorique des passions* il écrit «Admettons que haïr, c'est souhaiter pour quelqu'un ce que l'on croit être des maux, pour lui et non pour nous, et aussi être, dans la mesure de son pouvoir, enclin à ces méfaits».

Quant à Descartes, à l'article LXXIX des *Passions de l'âme*, il souligne que si dans l'amour le mouvement est de chercher l'**union** avec un objet, dans la haine le mouvement est un mouvement de **désunion** ou de **détachement**. «L'amour est une émotion de l'âme, causée par le mouvement des esprits, qui l'incite à se joindre de volonté aux objets qui paraissent lui être convenables. Et la haine est une émotion qui incite l'âme à vouloir être séparée des objets qui se présentent à elle comme nuisibles.»

III La haine, une passion irréductiblement mauvaise?

La haine est une passion d'emblée suspecte, montrée du doigt. De but en blanc, elle est tenue pour fautive. C'est pourquoi il est difficile d'en parler. C'est pourquoi aussi le sujet haineux a tendance à ne pas s'attribuer un caractère ou des dispositions haineuses, tout simplement peut-être parce qu'il n'a guère envie de s'attribuer un caractère ou des dispositions socialement dévalués. La haine apparaît comme une **passion méchante**, la plus méchante de toutes.

De fait la plupart des philosophes de la tradition ont condamné la haine.

Au chapitre IV de la *Rhétorique des passions* Aristote soulevait déjà la question: la haine peut-elle être vertueuse? Le philosophe y décrit la haine en **termes péjoratifs**, en effectuant une comparaison entre haine et colère. Il montre bien que la haine fait passer la colère à l'extrême, et comme au-delà d'elle-même.

La haine est un excès de la colère, une forme de paroxysme qui, parce qu'elle est sans pitié, ouvrira une brèche impossible à combler au cœur même de la cité. **Elle contrarie le projet de concorde qui anime cette dernière.** Celui qui porte la haine dans la cité s'en exclut. «*Il est comme un pion isolé au jeu de tric-trac*».

C'est pourquoi **Achille, figure mythologique de la haine pour les Grecs**, qui traîne le cadavre d'Hector dans la poussière, comme si sa haine ne pouvait être épuisée par la mort de son ennemi, ne peut trouver grâce aux yeux d'Aristote.



d'Achille

Le cadavre d'Hector traîné derrière le char

Au XVII^{ème} siècle Descartes s'interrogera à son tour sur la **valeur de la haine**. Sans doute apparaît-elle comme un **mal inévitable**, nécessaire au regard du corps. Elle exprime la réaction d'aversion du corps à ce qui est mauvais pour lui. Ainsi la vue ou le contact de ce qui peut susciter un mal fait subitement naître l'agitation, qui porte l'âme à employer toutes ses forces pour éviter ce mal. **Cependant la haine fait tendre au bien d'une manière qui est rongée par la négativité du mal.** Et Descartes de conclure «*la haine (...) ne saurait être si petite qu'elle ne nuise*» La générosité apparaît alors comme l'antidote absolu à toutes les passions mauvaises, dont la haine.

Sartre aujourd'hui décrira la haine comme un «*sentiment noir*», guidée par un **projet terrible**, dans la mesure où c'est contre l'existence d'autrui en général qu'elle est dirigée. Cette attitude dégrade celui qui s'y est déterminé et elle le prend au piège. La haine débouche sur un **échec inévitable**, le haineux ne connaîtra jamais la paix



IV Une passion haineuse, l'antisémitisme

Dans son dernier ouvrage *Le discours de la haine* André Glucksmann présente d'emblée la thèse qu'il défend: «*La haine existe, nous l'avons tous rencontrée*». **La haine, qu'il définit comme la passion d'agresser et d'anéantir, hante le monde, elle s'affirme et elle s'affiche.** «*Je hais, donc je suis*». Son caractère contagieux en fait aujourd'hui un lien social d'excellence.

Au chapitre II, Glucksmann en prend comme illustration la haine des Juifs: haine immémoriale, passion destructrice qui traverse les millénaires. Elle a pris au cours des siècles des **formes diverses**. Tantôt c'est en tant que religion que le peuple juif a été visé (antijudaïsme), tantôt en tant que race (**antisémitisme**), tantôt pour ses choix politiques. **Mais le fond reste le même: aversion pour le Juif considéré comme l'ennemi du genre humain.** La Shoah demeure le **paradigme** de cette haine monstrueuse, «*une œuvre de haine. L'œuvre d'une haine quasi inextinguible*».

Pour Glucksmann, cette question juive qui rejaillit périodiquement est une «**question-écran**», au sens où Freud a parlé de souvenirs-écran. Autrement dit, elle est un **paravent**, elle dissimule autre chose qu'elle-même: le refoulé d'une société, «*parce qu'elle touche, dans son apparence gratuite, aux enjeux les plus fondamentaux de la condition humaine*».

Glucksmann renvoie son lecteur à **l'analyse magistrale que Sartre a menée de l'antisémitisme** dans *Réflexions sur la question juive*, soulignant qu'une telle analyse garde toute son **actualité**.

Précisons d'abord que Sartre ne se propose pas de mener une analyse historique, sociologique ou économique de l'antisémitisme. Son analyse se situe

sur le **plan psychologique**, en même temps que **métaphysique**. D'autre part il n'envisage pas l'antisémitisme dans sa dimension collective, en tant que phénomène impersonnel, mais dans sa **dimension individuelle**. **Il nous présente le portrait d'un homme, d'un type d'individu: l'antisémite. Et cet homme est un homme passionné.**

Le **premier point** que souligne en effet Sartre, c'est la **qualification** de l'**antisémitisme**. Habituellement, on le qualifie de simple **opinion**. On pourrait en ce sens avoir des **opinions antisémites**, comme on a des opinions sur la politique étrangère du gouvernement. Sartre s'inscrit avec fermeté contre une telle conception. D'abord parce qu'elle semble **minimiser** l'importance de l'antisémitisme, lui donner une apparence inoffensive en même temps qu'elle pousse à l'**accepter** au nom de la liberté des opinions. *«Je me refuse à nommer opinion une doctrine qui vise expressément des personnes particulières et qui tend à supprimer leurs droits et à les exterminer»*. Ensuite parce que l'antisémitisme est bien autre chose qu'une opinion, qui reste de l'ordre d'une **proposition théorique**.

Il s'agit d'une passion, dans laquelle on peut retrouver tous les caractères de la passion. Engagement et **participation du corps**: *«C'est un engagement de l'âme, mais si profond et si total qu'il s'étend au physiologique, comme c'est le cas dans l'hystérie»*. **Globalité**: l'antisémitisme, comme toute passion, est une totalité syncrétique. *«On ne peut pas localiser la passion»*. Recours à la **logique passionnelle**: le raisonnement de l'antisémite est un raisonnement a priori, qui ne doit rien à l'expérience. Ses arguments sont posés d'avance. Une telle logique reste imperméable aux objections et aux faits. Elle verse quelquefois dans le délire, la peur paranoïaque.

Le **second point** que nous retiendrons de l'analyse de Sartre, c'est l'insistance avec laquelle il brosse le portrait de cet homme qu'est l'antisémite. **Pour Sartre en effet la clé de l'antisémitisme ce n'est pas le Juif, qui n'est qu'un prétexte, c'est l'antisémite**. Glucksmann, commentant Sartre, écrira à ce propos *«Cet axiome que Sartre martèle ne souffre pas d'exception»*. *«Le Juif n'est aucunement la source de l'antisémitisme, il faut penser cette passion en elle-même et par elle-même, comme si ce Juif qu'elle poursuit sans le connaître n'existait pas»*. Nous avons ici une illustration parfaite du fait que la passion construit son objet, fût-ce sur le mode négatif. Sartre montre bien comment la haine du Juif se nourrit d'une **figure fantasmatique** et non de la réalité concrète.

Première thèse de Sartre: l'antisémite a besoin du Juif. Si celui-ci n'existait pas, il l'inventerait.

Deuxième thèse: l'antisémite a fait le choix libre de vivre sur le mode passionnel. «L'antisémite a choisi de vivre sur le mode passionnel».



Affiche de [propagande nazie anti-juive](#)

On peut alors se demander: comment peut-on choisir une passion dont on n'aime pas l'objet? Comment peut-on choisir de raisonner faux? **Comment peut-on opter pour la mauvaise foi?** N'oublions pas que pour Sartre on ne subit pas la mauvaise foi, on n'en est pas **victime**. Il s'agit bien d'un **projet**, d'une **intention**. La mauvaise foi implique toujours complaisance, adhésion.

Sartre répondra à ces questions en plusieurs points.

L'antisémite a choisi la haine parce que la haine est une foi, au sens dogmatique du terme. Il a choisi la fermeture contre l'ouverture, la fixité contre le changement, la certitude contre le doute, la sécurité contre le risque. Sartre dira qu'il veut «la permanence de la pierre», qu'il a «la nostalgie de l'imperméabilité».

L'antisémite a fait le choix du personnage contre la personne. La mauvaise foi est toujours une **comédie**. Pour se dispenser de chercher sa personnalité au dedans de lui-même, il a choisi de se créer une **image**, un **modèle extérieur**. Et cette personnalité, il l'a choisie comme une **personnalité inquiétante**. «Il a choisi d'être terrible».

Dans une des nouvelles de son ouvrage *Le mur* Sartre a démonté avec une grande finesse le **mécanisme psychologique** qui conduit un individu à choisir cette passion qu'est la haine pour justifier une existence vécue jusque là comme gratuite. Lucien Fleurier, héros de la nouvelle – enfant de milieu bourgeois il sera un «chef» comme son père auquel il doit succéder – est un enfant lucide, qui s'interroge précocement sur le sens de son existence. Il voudrait être, mais il ne sait pas encore qui il est. Il éprouve une sorte de **manque à être**, il vit dans l'incertitude et la perplexité. **Conscient que la vie des adultes autour de lui est faite de comédies, d'une grande part de jeu, Lucien va alors tenter lui aussi de jouer un rôle.** Il va mimer des sentiments qu'il n'éprouve pas. Devenu jeune homme, il va imiter ses camarades qui ont de l'assurance et qui s'imposent par leurs convictions politiques.

Comme eux, il va devenir «camelot», adhérer à un parti d'extrême droite et professer des idées antisémites. Pour se construire une image extérieure, pour acquérir du poids, de la consistance, il affiche alors une passion de haine pour les Juifs jusqu'au jour où, ayant créé un scandale, il constate qu'il a acquis le respect de son entourage. **Dans cette nouvelle Sartre montre comment on peut se prendre au piège d'une passion artificielle, celle du conformisme, et se pétrifier dans un tel choix.**

L'antisémite est un homme qui a fait le choix de la médiocrité (Sartre parlera à ce propos de *«snobisme du pauvre»*). Il est mû par **l'orgueil passionné des médiocres**. En traitant le Juif comme un être inférieur, il affirme du même coup sa propre supériorité. Et il pose cette supériorité comme acquise, comme donnée une fois pour toutes. C'est une sorte **d'aristocratie de naissance**, il ne saurait en déchoir, y déroger.

Enfin l'antisémite est un homme qui a fait le choix du manichéisme. *«C'est le choix originel du manichéisme qui explique et conditionne l'antisémitisme»*. Est appelée **manichéisme** toute conception ou doctrine fondée sur **l'opposition irréductible de ces deux principes que sont le bien et le mal**, sur ce qu'on pourrait appeler une **logique binaire**, et qui explique le cours du monde par ce combat perpétuel entre bien et mal, le mal devant être totalement éradiqué pour assurer le triomphe définitif du bien.

Les avantages d'une telle position sont multiples.

D'abord, dans cette lutte, l'accent est mis sur la **tâche négative**. Il ne s'agit pas de construire, mais d'abord de **détruire**, ce qui favorise la **paresse d'esprit** et l'optimisme à bon compte. L'antisémite pose le bien comme donné, sans qu'il ait à s'interroger sur lui, à le chercher, à l'inventer.

Un tel **dualisme naïf** est donc **rassurant**, parce qu'il élude le fait que le bien est d'abord une entreprise de longue haleine, une conquête, un idéal à construire. *«L'antisémite a décidé du mal pour n'avoir pas à décider du bien».*

D'autre part, en **diabolisant** le Juif, en en faisant **l'incarnation du mal**, l'antisémite projette le mal hors de lui («si l'autre est le méchant, c'est que je suis le bon») et en se concentrant sur le mal qui devient l'objet de toutes ses pensées il évite par là même de s'interroger sur le bien.

Mais il y a plus, et nous abordons ici la psychanalyse. **Comme toute passion haineuse, l'antisémitisme masque une attirance profonde vers le mal.** L'antisémite a le **goût du mal**, il éprouve pour lui une **curiosité fascinée**, qui comporte une évidente **composante sexuelle**. A travers cette fascination-obsession pour l'obscène et l'ignoble *«il s'assouvit sans se compromettre».*

Conclusion

Dans une interview au «Magazine littéraire», le sociologue Jean Baudrillard s'interroge sur l'**expression «j'ai la honte»** devenue, dans certains milieux, un véritable **label** ou **logo**. Expression étrange, parce que dans cette expression il n'y a pas d'objet. C'est le cas de ces expressions contemporaines où le verbe s'autonomise. Elles se formulent à la première personne, mais **l'objet a disparu. C'est un sujet sans objet qui parle.** Exemple: «j'assume», «j'achète», «je consomme». Selon Baudrillard, c'est le problème de ces passions qui n'ont plus d'objet, comme si la passion pouvait survivre à tout objet définissable. Ne demeure que l'énergie, dans le cas de la haine sous une forme négative ou réactionnelle: comme si elle voulait nier l'idéologie du consensus qui domine le monde d'aujourd'hui et qui pourrait s'exprimer par la formule du «tout est négociable».

Baudrillard voit dans ce slogan («j'ai la honte») le paradigme de notre société post-moderne où triomphent les passions sans objet: manière de se poser sans savoir finalement ce que l'on demande.